# DOMINIQUE DE VILLEPIN : LE DERNIER SOUFFLE DU POLITIQUE

Dominique de Villepin : le dernier souffle du politique

Il est des voix qui, parce qu'elles résonnent dans un monde qui ne veut plus entendre, prennent une gravité particulière. Celle de Dominique de Villepin, lorsqu'il évoque la tragédie palestinienne, est de celles-là. On dirait un écho lointain d'une Europe qui aurait su encore parler à hauteur d'homme, de peuple, de justice. Un éclaireur isolé, sur les ruines de la conscience diplomatique.

Villepin n'est plus aux affaires, mais sa parole — rare — est demeurée droite. Là où les puissants de son pays évitent le mot, il parle de génocide. Là où d'autres invoquent l'équilibre, il nomme l'infamie. Il ose dire que la France doit retrouver sa voix, et avec elle, son âme politique. Non pas dans le tumulte des alliances, mais dans la fidélité au droit, à la mémoire, et à l'esprit de la nation libre.

C'est que Dominique de Villepin porte un héritage : celui de Jacques Chirac, dernier président français à avoir accueilli Yasser Arafat avec les honneurs dus à un chef d'État. À cette époque déjà, la Palestine était progressivement effacée du paysage géopolitique. Et Arafat lui-même, mort dans un hôpital français, probablement empoisonné comme l'a suggéré sa veuve, incarne la disparition silencieuse d'un espoir : celui d'un État souverain pour un peuple sans refuge.

À l'ONU en 2003, Villepin avait fait entendre, contre la guerre d'Irak, une parole rare : calme, solennelle, debout face à l'empire. Ce n'était pas seulement un discours contre une guerre.

C’était une déclaration de souveraineté de l’esprit. Une Europe parlante. Une France encore politique.

Mais cette France-là n’a pas survécu à ses propres compromissions. Chirac avait voté Maastricht. Villepin n’a jamais remis en cause l’architecture post-nationale. Il fut l’ultime représentant d’un monde où l’on croyait pouvoir conjuguer grandeur diplomatique et intégration européenne. Une tentative noble, mais vouée à l’échec.

Car le cœur de la fracture est là : on ne peut défendre Gaza et abandonner Athènes. On ne peut porter la voix des peuples sans porter aussi la voix de sa propre nation. L’Europe intérieure ne naîtra pas de l’alignement sur l’OTAN, ni des traités de renoncement. Elle naîtra d’un retour au souffle, à l’incarnation, à la responsabilité. Villepin en est la preuve inversée : il fut la parole, mais sans la rupture.

Aujourd’hui, face au massacre de Gaza, il reste seul, ou presque. Trump, en soutien tiède à Netanyahou, sanctifie le sionisme politique, pendant que l’Europe institutionnelle regarde ailleurs, ou cautionne. Villepin, quant à lui, parle. Il ne commande plus. Il témoigne. Cela suffit-il ? Non. Mais cela existe. Et dans le désert du politique, c’est déjà une trace.